



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B
(Les captifs de la Forêt Noire)
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone TRinité 78-44



Compte Chèque Postal : Amicale VB - X ABC : 4841-48 Paris.

VILLIGEN

LA STATION BALNÉAIRE « KNEIPP »

Un ami, dont le fils fait actuellement son service militaire en Allemagne, m'a remis un dépliant édité par le Syndicat d'initiative de la ville de Villingen.

Villingen ! Une ville dont le nom n'est pas inconnu à des milliers d'entre nous. J'ai, avec beaucoup de curiosité, ouvert le dépliant. J'y ai vu des photos admirables de monuments que j'avais déjà regardés avec des yeux qui n'appartenaient pas à un touriste. J'ai même reconnu un sentier de forêt que nous empruntons quand notre minable troupeau d'encagés se rendait chez « Forelle ». C'est bête à dire mais en regardant cette image j'ai senti comme un petit choc dans le creux de l'estomac. Près de trente ans en arrière j'étais un jeune homme encore plein d'illusions qui croyait au retour prochain dans sa mère patrie et qui considérait cette captivité comme un accident. Mais hélas cet accident s'est transformé en catastrophe ! Et de Villingen, je n'ai surtout connu que ses barbelés. Or les barbelés n'ont aucune personnalité. Qu'ils soient de Villingen, de Stuttgart, d'Ulm, de Brême, de Sandbostel ou de Nienburg les barbelés ont toujours les mêmes piquants, le même aspect rébarbatif, la même couleur de grisaille, la même ambiance d'ennui et de tristesse.

Mais dans ce dépliant il n'y a pas que des photographies, il y a aussi du texte. Un texte que nous allons lire ensemble :

« Villingen, ville belle et vieille dans la Forêt Noire (27 000 habitants), située dans une vallée libre de brouillards, entourée des montagnes de 704 à 1000 mètres au-dessus de la mer. Des tours défensives et des murailles sont les témoins d'un passé vaillant. Des parcs cultivés entourant la ville en cercle, la station balnéaire avec sa jolie forêt, son parc magnifique et florissant, et ses sanatoriums calmes, font de Villingen une station balnéaire et climatique fréquentée, un fameux Kneipp-Kurort.

« L'histoire millénaire des « Zähringer » - « Fürstenberger » (ce nom me dit quelque chose !) et d'Autriche a donné son empreinte à Villingen. Beaucoup de monuments et de vieilles constructions sont conservés. La cathédrale avec ses deux tours et sa chaire gothique en pierre, l'église bénédictine bâtie en style baroque, l'ancien monastère des Franciscains avec son cloître ogival, le « Bickenkloster » (également ancien monastère) sont dignes d'être visités. Deux curiosités très intéressantes sont la Collection Historique dans la vieille mairie et la collection « Forêt Noire » d'une grande valeur du point de vue folklorique.

« Comme station balnéaire et climatique « Kneipp », Villingen joint toutes les qualités de la cure (méthode Kneipp). Forêts d'unique beauté, vastes prés et d'eau claire ; des établissements balnéaires généralement équipés, comme la méthode « Kneipp » l'exige, élèvent la résistance, la capacité du corps, la force vitale, et la joie de vivre. La piscine splendide présente occasion à nager aux amateurs des sports nautiques. Vastes pelouses avec des chaises-longues dessus pour des bains de soleil ou d'air sont une qualité complémentaire que Villingen offre au visiteur.

« Tous les traitements « Kneipp » sont à la disposition des baigneurs : bains chauds et froids, jets, bains de vapeur, compresses chaudes ou froides, massage ; tout cela sous la direction des médecins versés dans la méthode « Kneipp ». Parmi les indications spéciales de Villingen sont : maladies du cœur et des vaisseaux sanguins, changement morbide de la pression du sang, asthme, angina pectoris, perturbations de la circulation, maladies rhumatismales (même les cas les plus sérieux d'arthrose ou d'arthrite), maladies des reins, indigestion, maladies de femme, épuisement physique et psychique, convalescence après graves maladies ou opérations.

« La soignée forêt communale (une des plus vastes du pays) d'une superficie de 4.000 hectares pré-

sente occasion à des longues promenades sur les beaux chemins plats. Les organisations touristiques toujours prennent soin des visiteurs. Les pêcheurs font une bonne pêche dans les ruisseaux poissonneux. Il y a les meilleures occasions à jouer au tennis ou à aller à cheval. En hiver les sportifs y trouvent magnifiques pistes de skis dans une contrée idéale. Un service de cars modernes conduit les hôtes au Feldberg (très recommandable en hiver) au Lac de Constance, à l'Autriche, à la Suisse voisine, à l'Alsace et l'Italie. Toutes ces destinations sont faciles à parvenir si le voyageur séjourne à Villingen. »

En 40-45 ces destinations n'étaient pas « si faciles que ça à parvenir » comme dit le libellé. Et il faut reconnaître qu'à cette époque les Allemands faisaient du sabotage touristique envers les bienheureux voyageurs qui voulaient joindre « le Lac de Constance, la Suisse voisine ou l'Alsace ».

Mais réservons nos observations pour plus tard. Après avoir pris connaissance de ce poulet touristique je l'ai fait lire à ma femme afin de voir sa réaction. Ça n'a pas loupé ! Arrivée au dernier mot du dépliant elle me regarda, et s'exclama admirative : « Eh ben dis donc ! Vous les gars du VB vous êtes de drôles de malins ! Avoir choisi un coin pareil ! ».

J'ai eu beau expliquer à ma digne épouse que nous n'avions pas choisi ce lieu idyllique, qu'on nous y avait amenés dans des wagons à bestiaux, et que les indigestions qu'on soigne à Villingen étaient à notre époque des indispositions tout-à-fait inconnues, elle ne voulait rien entendre :

« Mais pourquoi vous plaignez-vous — ajoutait-elle —, vous aviez de l'air, du soleil, une altitude idéale, 1000 mètres c'est ce qu'on va chercher, et plus cher, à Mégève tous les ans ! Alors que moi, à Paris, je respirais l'air du gazogène et j'essayais tous les matins de refiler des faux tickets de rationnement à mon épicière et à mon boulanger ! Et puis d'ailleurs, qu'est-ce que c'est que ces rhumatismes que tu as soi-disant ramenés de ton séjour en Allemagne. Ne dis jamais, malheureux, quand tu passeras au Conseil des Pensions, que tu étais là-bas. Comment veux-tu qu'ils te croient ces Messieurs. Toi, tu ramènes des rhumatismes d'un endroit où on les fait disparaître ! Avouez tous que vous n'êtes pas mariolles ! Et, ma parole, je crois que toutes les maladies qu'on soigne là-bas tu me les as ramenées. Quelle vie de patachons vous deviez mener ! »

— Mais je t'assure qu'en temps de guerre... essayais-je de protester.

— Quoi, quoi, en temps de guerre ! Villingen n'a pas été déplacée je suppose. C'est toujours dans la Forêt Noire, à 1000 mètres d'altitude, dans une vallée libre de brouillards, avec des parcs à foison, de l'eau claire qui n'est pas comme ici javalisée, des bains chauds et froids, des bains de vapeur comme dans ton sanatorium...

— Je t'assure que le Waldho n'était pas un sanatorium...

— C'était quand même un hôtel de cure où il y avait des médecins, des masseurs...

— C'était un hôtel transformé en hôpital et je t'assure qu'il valait mieux être bien portant que de passer dans les mains des masseurs de l'endroit fussent-ils BARBAUD, PIETRI ou GIAMARCHI ; quant aux médecins, ils s'ingéniaient plutôt à faire filer les gars vers la France que de les garder à Villingen pour poursuivre leur cure...

— C'est contre la nature des choses. Voulait-on ou non guérir les malades ? Villingen, et cette publicité le prouve, était l'endroit idéal pour soigner des gens affaiblis...

J'arrêtai là cette discussion. Nous n'étions pas

L'AMICALE VB-X ABC
adresse à tous ses adhérents
et à leurs familles
SES MEILLEURS VŒUX
pour la nouvelle année
et leur souhaite
UN JOYEUX NOEL

Jeudi 6 Février 1969 Premier Jeudi Amicaliste de l'An Neuf

Par suite de travaux d'embellissement, le Club du Bouthéon sera fermé pendant tout le mois de Janvier. Il n'y aura donc pas de réunion en Janvier. Le premier jeudi amicaliste de l'année 1969 sera donc le jeudi 6 Février.

Le Premier Jeudi du mois est définitivement entré dans la vie d'un amicaliste qu'il soit du VB ou des X ABC. On y vient pour passer, à très peu de frais, une soirée entre amis. Ainsi le premier jeudi de Novembre 1968 c'était une réunion familiale. Les cinquante convives fêtaient le mariage de Michèle, fille de notre ami Roger BEAUVAIS, avec Dominique GUERIN. De bonnes bouteilles de Bertin furent décapitées et les nouveaux époux auront beaucoup de bonheur car leur union fut copieusement arrosée. Quant aux heureux parents, ils furent fêtés comme de jeunes mariés.

L'année se termine donc dans la joie.

Aussi nous convions tous les amis de l'Amicale à venir célébrer ensemble les premières retrouvailles de l'an nouveau.

Ce premier jeudi du mois, et de l'année, a un charme tout particulier : on y vient pour souhaiter la bonne année et présenter ses vœux aux amis. Ce soir-là les salons du Bouthéon sont pleins d'une foule joyeuse et débordante d'enthousiasme. On s'interpelle avec allégresse ; les « bises » succèdent aux « bises » ; les vœux viennent après les vœux ; les diseurs et chanteurs entonnent leurs grands succès ; c'est la liesse générale. Au bar on trinque à la santé, au bonheur pour demain.

Il ne faut jamais manquer un premier jeudi de l'An neuf.

Les ans s'appesantissent sur nos épaules. L'an 1969 vient s'ajouter à la charge mais le fardeau semble bien léger quand il est accompagné de rires et de chansons.

Venez donc débiter l'an 1969 dans la bonne humeur en venant assister au premier jeudi de Février de votre Amicale. Le prix du repas est à la portée de toutes les bourses ; venez avec votre famille, vos amis.

Rendez-vous tous à 19 h.30 au Club du Bouthéon, 68, rue de la Chaussée d'Antin, votre Amicale vous y attend, le 6 Février 1969.

Vous allez terminer dans la joie des fêtes du Jour de l'An que nous espérons pleines de gaieté et de promesses. Venez nombreux avec votre famille le Jeudi 6 Février 1969 commencer l'An nouveau dans la joie et les chansons.

sur la même longueur d'onde. Mais quand même, la lecture de ce dépliant me laissait tout rêveur.

Au cours de mes trois années de présence effective à Villingen ai-je vraiment connu cette ville ? Elle a eu pour moi des aspects différents. A notre arrivée, les gosses nous huaient et nous crachaient dessus. La ville était pavisée de drapeaux hitlériens. Des hommes habillés en SS, paraient avec des airs de matamores. Deux ans plus tard, tout est plus calme en ville. Notre ami BOUTEILLE descend au ravitaillement. Alors que la file s'allonge devant sa boutique, l'épicier fait entrer notre ravitailleur par une porte dérobée, derrière le bâtiment, et notre Flash peut tout tranquillement vider la boutique sans que les autochtones de l'endroit s'en aperçoivent. La durée de la guerre avait créé un nouvel état d'esprit.

(Suite page 5)

COURRIER DE L'AMICALE

Voici le dernier courrier de l'année 1968. Nous avons rattrapé le retard du début de l'année et je tiens, en tant que courriériste, à remercier tous les camarades qui ont participé à ce Courrier de l'Amicale avec tant de gentillesse et de dévouement. Merci à tous. Et je n'ai qu'un vœu à formuler : c'est que 1969 soit aussi riche en courrier que le fut 1968. Voici arrivé le moment où tout amicaliste doit être en règle avec son Amicale, c'est-à-dire le règlement de la cotisation. Profitez de cette occasion pour, au verso de votre mandat, adresser vos vœux de nouvelle année à vos camarades de kommandos. « Le Lien » est une boîte aux lettres. Il publie tous les messages qu'on lui adresse. Et si vous préférez écrire une lettre, ce qui nous comblerait d'aise, n'hésitez pas. Vous savez que chaque mois nous publions « La lettre du mois ». C'est-à-dire que la lettre que nous jugeons la plus digne d'intérêt, qui peut déclencher une controverse, qui peut renseigner utilement nos camarades, etc..., est publiée intégralement dans « Le Lien ». Participez donc tous à la rédaction de votre journal, il n'en sera que plus captivant. Votre Courriériste profite de cette occasion pour vous souhaiter à tous un joyeux Noël, de bonnes fêtes de fin d'année et ses vœux les plus sincères pour l'an nouveau.

Notre ami le Père **Edmond JUBERT**, le premier aumônier catholique du Waldho, nous avise qu'il quitte définitivement Marseille pour résider à Lorgues (Var), Maison de Convalescence, Pères de l'Assomption. Tous nos vœux l'accompagnent dans sa nouvelle résidence. Le Père JUBERT termine sa lettre ainsi : «...Toujours dans l'admiration du bon travail poursuivi, avec persévérance, par votre vaillante équipe, je redis à tous ma reconnaissance, mon fidèle souvenir et mes meilleurs vœux pour la continuation de l'entraide. »

Notre ami **Georges HALLEY**, de Chaumont, de passage à Paris, est venu faire une visite à l'Amicale. Nous regrettons tous d'avoir manqué cette visite, car c'est le jeudi que se réunit le Bureau, et nous adressons à l'ami HALLEY toutes nos amitiés, ainsi que notre bon souvenir.

Notre ami **Raymond DOUCET**, 17, rue Racine, Brive (Corrèze), nous écrit :

« Je suis toujours à l'hôpital. Je ne sais pas encore quand je sortirai et comme mon courrier vient toujours en retard de quinze jours, aussi je vous signale ma nouvelle adresse chez ma mère, car elle vient tous les jours me voir. Ici, à l'hôpital, il y a plusieurs anciens P.G. J'ai reçu le livre « Plein Sud » qui m'a fait plaisir. Pour le moment je ne peux pas bien le lire car les piqûres, cachets et gouttes me font mal aux yeux, mais sitôt que je pourrai le lire je le ferai. Mes meilleures remerciements et mes amitiés à tous. »

Nous souhaitons un prompt rétablissement à notre ami et nous espérons que l'année 1969 lui apportera beaucoup de satisfactions.

Notre ami **CHARPENTIER**, 20, rue Bassompierre à Nancy (M.-et-M.), a eu la désagréable, le mot est peut-être un peu fort, enfin disons la surprise de se voir présenter un mandat-recouvrement pour le règlement de la tombola 1968, déjà réglée en temps opportun. Nous excusons notre Secrétariat de cette erreur, reproduite en trois exemplaires, n'est-ce pas, amis RONFAUT de Troyes et BONNIN, de Dompierre-sur-Nièvre ? Nous en avons parlé longuement dans « Le Lien » de novembre. Mais nos amis comprennent très bien que trois erreurs peuvent se glisser sur l'ensemble des cotisations, aussi notre camarade CHARPENTIER nous écrit-il élégamment : «...Bien entendu j'ai réglé quoique surpris sur le moment... Le service d'entraide n'étant jamais « abandonné », les premiers dix francs ont une affectation toute désignée. Dommage que l'on ne puisse faire davantage, comme cela est souvent l'intention de chacun d'entre nous. Avec mon meilleur souvenir à partager autour de vous. »

« P.-S. — Malade de 1957 à 1961, je n'ai pu, jusqu'à présent, m'approcher de la capitale et dîner au Club du Bouthéon. »

Merci, ami CHARPENTIER, et crois bien que nous serions tous très heureux de te voir parmi nous à notre dîner mensuel au Bouthéon.

Notre ami **Maurice GODARD**, 48, rue Sedaine à Paris (2^e), adresse ses meilleurs vœux pour l'année 1968 à tous les amis du Stalag VB et se rappelle à leur bon souvenir.

Une carte de Thiaucourt (M.-et-M.) nous apprend que nos amis **SCHONI Jules** et **KLEIN Jean** se sont rencontrés après 27 ans de séparation. N'est-ce pas de belles retrouvailles comme seuls des anciens P.G. peuvent en faire ! L'ami KLEIN est en congé en France où, dit-il, l'air est bon. Nos deux camarades se sont réunis pour parler des anciens du VB et leur adresser, de Thiaucourt, pays du gars Jules, leurs meilleures amitiés. Gageons que l'ami KLEIN aura beaucoup de nostalgie pour rejoindre son port d'attache à Douala !

Notre ami **René CLAUSS**, 25, Cité d'urgence, à Melun notre journal, adresse ses meilleurs souhaits de bonne santé et ses vœux de bonheur pour l'année nouvelle à tous ses anciens camarades du camp de Villingen et des kommandos du stalag VB.

Notre ami **René CLAUSS**, 25, Cité d'urgence, à Melun (S.-et-M.), ancien de Friedrishafen, est à la retraite, mais son inactivité lui pèse. Aussi fait-il appel à notre aide pour trouver un emploi, quel qu'il soit, car — dit-il — le travail « serait pour moi un puissant dérivatif, au lieu de m'encreûter dans une solitude sans espoir ». Nous demandons à nos camarades qui habitent dans la région de Melun de bien vouloir donner un bon coup d'épaule à notre ami CLAUSS afin qu'il retrouve toute sa sérénité. Ce dernier nous prie de remercier notre

camarade Marcel MAGNAN qui lui a apporté un appui, tant moral que financier, qui lui a redonné confiance.

Notre ami **MARVIER**, Lycée M.-Montaigne, 118, cours Victor-Hugo, à Bordeaux, nous a écrit pour nous signaler le mariage du fils de notre ami ARCIL, mariage annoncé d'ailleurs dans « Le Lien » d'octobre, mais l'abondance des matières nous avait obligé de reporter au journal de décembre la suite très intéressante de sa lettre. Voici ce que nous écrit notre ami MARVIER :

«...A la Télévision, nous avons eu la grande joie de voir « J'ai dix-sept ans » et les camarades bordelais pensent que le Bureau de notre Amicale nationale devrait écrire à la Direction de la Télévision pour les remercier d'avoir mis cette pièce à son programme et lui faire savoir que les amis de notre cher et regretté camarade Paul VANDENBERGHE seraient heureux de voir également ses autres pièces : « Gringalet », « Printemps perdu », etc... »

« Notre camarade FOURGOUS, le coiffeur en face de la gare Saint-Jean, a subi une délicate opération, mais à présent il est complètement rétabli et se porte bien. »

« Amitiés des P.G. bordelais pour vous tous. »

En cette fin d'année, une pensée émue envers la mémoire de notre regretté camarade Paul VANDENBERGHE, trop tôt enlevé à l'affection des siens et à l'amitié de tous ses camarades P.G. Nous regrettons tous, et surtout à la rédaction du « Lien », la perte de ce camarade incomparable et de cet écrivain si riche de talent et de classe. Le Bureau de l'Amicale va se pencher sur la proposition de notre camarade MARVIER. La réalisation auprès de l'O.R.T.F. sera longue et difficile, car les programmes sont établis pour une période déterminée prévue longtemps à l'avance. Mais nous espérons trouver auprès du Comité de l'O.R.T.F. une amicale compréhension afin qu'en 1969 une pièce de notre ami Paul VANDENBERGHE prenne place dans un programme télévisé pour notre plus grande joie à tous.

Notre ami **R. CHARLOIS**, de Saint-Julien-du-Sauet, un ancien des X, est allé passer son congé en Allemagne. De la Schwarzwald (Forêt Noire bien connue des anciens du VB) il nous adresse cette carte :

« Amical bonjour et sincères amitiés aux anciens de Focke-Wulf. D'Allemagne Fédérale où je suis en vacances, mon fils accomplissant son service militaire au II^e Génie stationné à Rastatt : Nous avons orienté nos vacances auprès de lui où nous faisons de très belles excursions. Amicalement à tous. »

Notre ami **Jacques PATACCHINI**, 23, av. du Château, La Valbarelle, Marseille (13^e), a quitté sa Corse natale pour venir sur le continent occuper un poste à la Manufacture des Tabacs à Marseille. Le contact n'a pas été facile : transfert, appartement, etc..., bref, tous les aléas succédant à un déménagement. D'ailleurs, lisons ensemble sa lettre :

«...J'ai eu ta lettre et tu as bien deviné que j'avais déménagé depuis le mois de novembre 1967 ; j'ai été nommé à la Manufacture des Tabacs de Marseille et tu dois penser les tribulations que j'ai eues, appartement et le reste, enfin, à mon âge, me revoilà au démarrage, je suis en bonne santé et j'espère que pour toi et les tiens il en est de même... »

«...J'ai eu ta lettre par l'intermédiaire d'un ancien du VB qui est à la poste à Bastia et qui l'a remise à mon frère, aussi un VB. »

«...Je te demande de m'adresser le montant de la cotisation à seule fin que je sois à jour pour l'année 1969. Je te souhaite, PERRON, que tu ailles de nouveau en Corse avec des camarades. J'y serai à la Noël pour dix jours et je n'oublierai pas de transmettre ton amitié à Tony ainsi que pour le patron de l'Hôtel des Voyageurs... »

«...Mon amitié aux camarades avec mon bon souvenir, ma fraternelle poignée de main. »

Les congressistes 1967 de Bastia se rappellent aux bons souvenirs de nos amis corses et en particulier à l'ami PATACCHINI qu'ils espèrent revoir au cours d'un nouveau Congrès. C'est le vœu de tous les anciens participants. PERRON envoie ses bonnes amitiés à l'ami Jacques.

Dans ce Courrier, vous avez lu les vœux de notre ami **Maurice GODARD**. C'est à notre tour de lui souhaiter ardemment une bonne santé pour 1969. Car une communication téléphonique de sa femme nous a appris qu'il venait d'être hospitalisé, à la fin d'octobre, à la clinique de la Croix-Rouge, à Paris. Nous espérons tous qu'au moment où paraîtra cet article, notre grand ami Maurice aura retrouvé son équilibre au point de vue santé et qu'il aura repris ses occupations. C'est en cette fin d'année tout ce que nous pouvons lui souhaiter de meilleur.

Une nouvelle qui nous vient de l'Anjou. C'est avec joie que nous apprenons le mariage de **Guy RAMPILLON** avec M^{lle} Ute TERFLOTH, à Leichlinger, près Cologne, le 20 décembre 1968.

Nos meilleurs vœux aux jeunes époux et nos félicitations à notre ami RAMPILLON.

Notre ami **MARCHI**, 337, avenue de la République, à Nanterre, envoie ses amicales salutations à tous. Nous le remercions pour son don à notre Caisse de Secours.

Notre ami **LAOLAVIERE**, secrétaire adjoint de l'Amicale, nous prie de transmettre à tous les anciens des X ses meilleurs vœux et souhaits pour la nouvelle année. Il espère que tous les anciens des X ABC fidèles à

l'esprit d'entraide seront de plus en plus nombreux dans une Amicale revivifiée. A tous son fidèle souvenir.

Notre ami **Emile GEHIN** et fidèle trésorier de l'Amicale adresse à tous ses amis ses meilleurs vœux pour la nouvelle année. Nous croyons, nous, que la plus belle récompense à faire à notre grand argentier serait de lui adresser le montant de votre cotisation le plus tôt possible !

Notre ami **Alexis THUAL**, 16, rue de la Gare, à Châtilon (Hauts-de-Seine), nous écrit :

« Pour la nouvelle année 1969, je viens envoyer mes vœux à tous les camarades des Stalags VB et X ABC. »

« Mon souvenir au Bureau, aux anciens de Tailfines et de Balingen et très sincèrement à Pierre LARRIEU et à André SICRE. »

« Quant à moi, ma santé va un peu mieux et on m'a mis à la retraite S.S. à soixante ans. Mais j'ai d'autres ennuis, mes mains se ferment petit à petit. J'ai déjà été opéré, sans grand succès d'ailleurs, mais le principal est que je puisse encore vous écrire, car c'est la maladie de Dupuytren, les nerfs qui se nouent. »

« Je souhaite une bonne santé à tous et aux malades un bon moral. Mon amitié sincère et amicales pensées. »

Merci, ami THUAL, de tes bons vœux et, en retour, reçois nos plus grands souhaits de guérison et de meilleure santé afin que tu puisses jouir d'une longue retraite, heureuse et dépourvue d'ennuis. Bonne santé à toi.

Notre ami **Jean THIRION** nous fait part de son changement d'adresse. Désormais, bien qu'il n'ait pas changé de domicile, on pourra le voir au 60, avenue de la Plage à Port-sur-Saône (Haute-Saône). Il envoie son bon souvenir à tous les P.G. de l'Amicale.

Notre ami **Martin GELORMINI**, à Prunelli di Fiumorbu (Corse), nous signale que son droit à pension va être jugé le 12 novembre 1968 par la Cour Régionale de Pensions de Nîmes, mais que le Ministre des Armées a fait appel en Conseil d'Etat de la décision de la Cour Régionale de Bastia lui attribuant un taux de pension. Nous regrettons que notre ami nous ait prévenu trop tard, bien que notre recours devant le Conseil d'Etat est impossible. Nous espérons néanmoins qu'il obtiendra satisfaction et qu'il nous tiendra au courant des suites données à cette affaire qui nous concerne tous. Mais de grâce, ne nous mettez pas devant le fait accompli et prévenez-nous suffisamment à l'avance si vous voulez que nous vous aidions, bien entendu dans la mesure de nos moyens. Fraternel bonjour à tous de notre ami GELORMINI.

Notre ami **Raymond VIOLET**, 119, rue Monge, à Paris (5^e), nous adresse ses bons vœux et ses amitiés pour tous.

Notre ami **BEAUFILS**, route de Casseneuil, Sainte-Livrade-sur-Lot (Lot-et-Garonne), avec ses bons vœux pour l'an nouveau à tous les anciens copains de captivité adresse son bon souvenir à tous.

Notre ami **HAAB Joseph**, 38, rue de Lille, Belfort (Territoire-de-Belfort), envoie son salut à tous et en particulier à la popote DANTIN, COCHE et tous.

Notre ami **BERTON Léon**, 112, rue République, Caudebec (Nord), envoie son amical souvenir aux anciens de la Compagnie d'Aulendorf.

Notre ami **Julien RAVEL**, La Garnière, Polliounez-par-Vaugneray (Rhône), envoie ses amitiés à tous.

Notre ami **Gilbert LEBLANC**, Mérobert par Châlons-Saint-Mars (Essonne), adresse un cordial bonjour à tous les camarades du V.B.

Madame **Renée MONTAGNE**, rue de la Gare, La Ferté-Imbault (Loir-et-Cher), veuve de notre bon camarade **Marcel MONTAGNE** qui fut un ardent amicaliste et dont le souvenir est toujours présent parmi nous, rend la présence de notre ami effective au sein de l'Amicale et nous adressant sa cotisation à notre journal qu'elle lit — nous dit-elle — toujours avec plaisir. Notre respectueux souvenir à Madame MONTAGNE.

Notre ami **Jean LE QUELLEC**, rue de la Gare, Carnac (Morbihan), adresse son bon souvenir à tous les anciens de l'Amicale. Les bonnes amitiés des congressistes de Bastia à notre sympathique hôtelier dont nous espérons la présence à notre Journée Nationale.

Notre ami **l'Abbé Gabriel BUIS**, Curé de Villeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes), adresse à tous ses meilleurs sentiments et son fidèle souvenir. Toujours présent parmi nous malgré son éloignement. Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **Etienne DIVOIRE**, 55, rue de la 3^e D.L. Amiens (Somme), adresse un cordial bonjour à tous et en particulier aux anciens du Bau Kommando.

Notre ami **Marcel LEVASSEUR**, 5, rue de Monte-Cristo, Paris (20^e), avec ses amitiés et son fidèle souvenir aux anciens du V W 13.

Notre ami **M. BLEY**, 12, rue du Chemin-Vert, Tours (Indre-et-Loire), avec son amical souvenir à tous et en particulier aux anciens de Schramberg.

Notre ami **Louis BLIN**, Chirurgien-Dentiste, 65, rue de Metz, Nancy (Meurthe-et-Moselle), avec son amical souvenir et ses meilleures pensées à tous et en particulier aux anciens du Waldho. Merci pour notre Caisse d'Entraide.

Notre ami **Pierre GENET**, 17, rue d'Upsal, Strasbourg, envoie ses fidèles amitiés à tous.

Notre ami **Pierre BONIN** est définitivement installé dans son Café-Restaurant du Centre à Dompierre-sur-Nièvre (Nièvre). Notre ami **Pierre PONROY** a constaté de visu que l'Auberge était prête à recevoir les nombreux amis V.B. et X.A.B.C. qui seraient de passage dans la région. Le Sancerre et le Pouilly sont de rigueur. La cuisine est comme chez soi. Mais en cas d'affluence vous êtes réquisitionnés pour la plonge !

Notre ami **R. BOUDET**, 4, placé des Célestins, à Lyon, adresse à tous les anciens du VB son meilleur souvenir et ses salutations les plus cordiales avec ses meilleurs vœux pour 1969.

Notre ami BOUDET nous signale sur sa lettre que le livre « Plein Sud », commandé par virement postal, n'est pas encore parvenu. Après recherches, nous avons effectivement constaté l'arrivée du virement et le départ du livre par la poste. Il y a donc eu interception en cours de circuit. Pour le moment, c'est le seul accident de parcours qui nous est signalé, mais, s'il en survenait d'autres, nous ferions le nécessaire auprès du Ministère des P.T.T. afin d'attirer son attention sur l'acheminement du courrier. Nous ne voulons pas accuser le service des Postes qui fait un travail admirable et dont nous admirons la conscience professionnelle (à toi Gaby !), mais il peut y avoir des sous-tractions effectuées après le service postal. Nous recommandons à nos amis de surveiller l'arrivée de leur commande et de nous faire part du retard dans la livraison de « Plein Sud ». Nous espérons que notre ami BOUDET a enfin reçu satisfaction. Un mot de lui nous rassurerait.

A propos de « Plein Sud », votre Courriériste vient, lui aussi, apporter de l'eau au moulin. Achetez « Plein Sud », vous ne le regretterez pas. Ce que vous pourriez regretter, par contre, c'est de ne pas avoir rempli un bon de souscription, car bientôt il sera trop tard.

Lisez...

LA WALKYRIE

Le roman de la captivité
PRIX ERCKMANN-CHATRIAN 1967
Une œuvre magistrale de notre
camarade J.-J. BMMERT

Envoi du volume dédicacé
contre 14 fr. 50 à verser au
compte C.C.P. Nancy 178-91
au nom de
J.-J. BMMERT
Les Genêts
88 — REMIREMONT

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

Deux jours de Décembre 1944

(Extraits du Journal d'un Homme de Confiance)

4 DÉCEMBRE. — De nombreux gardiens ont été convoqués à LAUPHEIM, ce matin, afin de participer à un exercice à la chambre à gaz. Ils ont amené des Prisonniers avec eux, dans le but d'échanger des vêtements et souliers au magasin de la Compagnie. C'est pourquoi j'ai 11 visiteurs, dès les premières heures de la matinée.

Après les doléances, les réclamations, nous parlons de la situation militaire, puis la conversation dévie sur une histoire amusante de vol de lapins. Il y a quelques jours un membre influent du parti national-socialiste, des environs de BIBERACH, a la mauvaise surprise de constater, à son réveil, que tous ses lapins ont disparu. En s'approchant du clapier, d'un peu plus près, il aperçoit une pancarte portant ces mots écrits en gros : « planmässig geraümt ». C'est l'expression qu'on retrouve presque chaque jour dans les communiqués de la Wehrmacht, à propos du recul des troupes allemandes et qui peut se traduire à peu près par : « évacué selon un plan méthodique. » On ne manque pas d'humour, parfois, en Allemagne !...

Comme à l'accoutumée, j'accompagne les camarades au magasin d'habillement. Depuis plusieurs semaines, je suis en très mauvais termes avec le « Kammersfeldwebell ». Ce refroidissement de nos relations a été provoqué par une capote qu'il m'avait confiée, mais que je n'ai pu lui rendre, du fait que je l'avais donnée à un évadé que nous avons caché pendant deux jours dans une remise à bois, près du Kommando. Ce feldwebell très antipathique, au regard fuyant, arbore toujours une figure d'enterrement, si bien qu'il a été surnommé « le croque-mort ».

Depuis que nous nous sommes disputés, il n'assiste plus aux échanges de vêtements et souliers, quand je suis présent. Il reste enfermé dans son bureau et se contente d'envoyer son adjoint, un obergefreier.

Aussi, chaque fois que je pénètre dans l'escalier de réparations où travaillent des camarades belges, français et polonais, mais aussi des militaires allemands, tailleurs et cordonniers de leur état, je me manque jamais de crier, très fort, à la cantonnade : « Alors c'est aujourd'hui qu'on casse la gueule au croque-mort ? » Les soldats allemands, à qui les camarades ont expliqué le sens de la phrase, semblent tout réjouis par cette perspective. Ils s'esclaffent bruyamment en répétant, entre eux, avec des mines épanouies : « casser la gueule, croque-mort ! »...

Mauvaise nouvelle au courrier. Je viens de recevoir un rapport du Kommando d'OTTERSWANG. Le 1er Décembre, un camarade : THOUVENIN Joseph, originaire de Meurthe-et-Moselle, est décédé accidentellement. En travaillant dans une forêt, il a été écrasé par un arbre. J'aurai des détails plus précis par l'Abbé BUSTEAU, l'Aumônier de BIBERACH, qui a assisté aux obsèques... Voilà bien la cruauté du destin ! Quoi de plus affligeant que de se faire tuer, après 53 mois de captivité, au moment où l'on peut raisonnablement commencer d'entrevoir le terme de notre détention !...

Lourrier, sergent-chef, employé à l'atelier de cordonnerie, est parti à Villingen, par le train du matin. L'époque de ses vacances est arrivée. En tant que sous-officier, il a droit à 15 jours de repos complet au stalag.

Un appel téléphonique, parvenu hier soir à la Compagnie, a confirmé l'ordre de le mettre en route sans délai. L'intéressé n'était pas très enthousiasmé de partir, mais comme il avait fait sa demande de « congés payés », il lui paraissait difficile de revenir en arrière.

Lourier, que Cailleux qualifie de « pas mauvais cheval », est très redouté pour ses histoires extrêmement embrouillées. Il est constamment à la recherche d'un interlocuteur pour lui développer de tortueux démentis, parfaitement incompréhensibles, avec des beaux-frères et des belles-sœurs, à propos d'échanges de mobilier ou d'emprunts d'appareils de chauffage. Ses récits, ponctués de : « dis ! — hein ! — tranquillement ! » sont quasi interminables, car il revient sans cesse sur des détails oubliés.

Mais quand il aborde son autre sujet favori : l'occupation de la Rhénanie durant les années 20, c'est encore pire ! Là, il n'existe qu'une seule parade : prétexter un subit mal de ventre et se réfugier aux lavabos, sans perdre une seconde !...

Chaque soir, à 17 heures, je me rends au Bureau de la Compagnie qui est situé à l'autre bout de la ville. Le but de cette visite est triple : d'abord, j'y vais retirer le courrier très abondant qui m'est envoyé par les Hommes de confiance des Kommandos (les gardiens sont tenus de remettre les lettres à la Compagnie, mais le petit secrétaire chauve, chargé en principe de les lire, ne connaît pas suffisamment le français pour remplir le rôle de censeur).

Ensuite, je dois prendre connaissance des mesures et décisions prises par la Kommandantur, tout au moins celles qui concernent les Prisonniers.

Enfin, et c'est le principal, je vais présenter, trois fois par semaine, les affaires en cours au Capitaine (les plus nombreuses sont les demandes de changement de Kommandos, les frictions entre employeurs et Prisonniers et en ce moment la réquisition de certains Kommandos pour creuser des tranchées le dimanche). Le Capitaine est toujours courtois et relativement compréhensif.

Mais s'il est absent, je m'abstiens de parler à son adjoint, un Oberleutnant, surnommé « Le Serrurier », lourd, massif, arrogant, qui personnifie le parfait soldat et avec qui les résultats sont presque toujours négatifs...

En sortant du bureau, je pensais rencontrer, ce soir, MALLET, un camarade de guerre, qui travaille dans un Kommando voisin et avec qui j'avais rendez-vous, près d'un cinéma.

Mais je l'attends vainement pendant une demi-heure. En revanche, je tombe sur Oskar, un gardien que j'ai connu longtemps dans un Kommando. C'est un assez

bon bougre, qui a appartenu, autrefois, au parti communiste allemand et qui ne porte pas Hitler dans son cœur. Il n'est, certes pas, de la catégorie de ceux qui se font des illusions sur l'issue de la guerre.

Moyennant quelques cigarettes et quelques verres de bière, il me renseigne sur tout ce qui se passe au bureau de la compagnie, où il est maintenant employé.

En contre-partie, je dois subir, deux fois par semaine, le récit de ses « malheurs » et m'apitoyer sur l'injustice dont il est l'objet, lui un père de deux enfants, reconnu bon pour le service armé et susceptible de partir en Russie, malgré son « cœur déficient et ses nerfs déprimés » !...

En fin de journée, TASSOUL, Homme de confiance belge de la Compagnie, renre de Villingen, avec deux camarades, JOVANY et BRIATTE. Ils sont forbus et dégoûtés des voyages en chemin de fer. Partis de Villingen à 3 h. du matin, ils ne sont arrivés à LAUPHEIM qu'à 19 h. 30, après avoir été cabotés, durant une partie du trajet, dans des wagons à bestiaux, où ils se trouvaient entassés, à ne plus pouvoir bouger, avec des évacués civils de la Rhur et des cosaques de l'armée VLASSOV, montés à DONAU-ESCHINGEN.

Il y a actuellement à Villingen 350 camarades du VC, venus à pied d'OFFENBURG. Le stalag VC a été bombardé pendant 40 minutes par des avions anglais. On dénombrerait 7 victimes parmi les P.G. français.

D'après les bouteillons circulant au Camp, le stalag VC viendrait s'installer dans la région de BIBERACH, 1200 autres camarades venant des Kommandos du VC seraient en route pour la Forêt-Noire et le Wurtemberg...

Il se colporte, depuis quelque temps, des rumeurs, qui ne varient que par des détails, suivant les sources d'où elles proviennent. On insinue que le « Führer » serait très diminué physiquement, à la suite de l'attentat du 20 Juillet. Il paraîtrait, même, qu'il se trouverait, à l'heure présente, en traitement dans une clinique, pour ébranlement nerveux.

On remarque également que le Maréchal GERING a pratiquement disparu de la vie publique. Certains n'hésitent pas à affirmer qu'il aurait été arrêté.

GEBBELS dirige encore les services de propagande, mais l'homme fort du régime, celui dont le rôle devient prépondérant, semble être, désormais, HIMMLER, le Chef des S.S.

En France, le ravitaillement ne paraît s'améliorer que fort lentement. L'épuration continue parmi les écrivains et les journalistes. Toutefois, il se confirme que Sacha GUITRY vient d'être libéré. On annonce aussi que Pierre BENOIT et René BENJAMIN ont bénéficié d'un non lieu et qu'ils vont reprendre leur activité littéraire.

Les armées soviétiques ne s'endorment pas en Hongrie. Elles atteignent, à présent, le lac Balaton, à moins de 100 km de la frontière autrichienne.

Le général de Gaulle est à Moscou. Et comme il a assisté à une messe dimanche dernier, la radio du « gouvernement français de SIGMARINGEN » tente d'ironiser : « La France vaut bien une messe !... ».

22 DÉCEMBRE

A peine réveillé, MAHIEU, dit « le JAMBO », un jeune Belge du Borinage, se met à pousser des cris stridents, en protestant contre le gardien qui vient clamer « Auf stehen ! », trop tôt à son gré.

« Le Jambo » est spécialiste de ces sortes d'aubades bruyantes, entrecoupées de « brin d'in gueux » et de « fin de Bon Dieu à cornes », locutions qu'il répète abondamment durant ses « accès de folie ».

Et comme il a envie, aujourd'hui, de faire « la grasse matinée », il annonce au gardien : « Wachtmann, ich Krank ! ! ».

Entendant ces mots, BARBREL, un Normand, autre trublion du Kommando, ne voulant pas demeurer en reste, fait écho, aussitôt : « Ich auch Krank ! ».

C'est un civil âgé, portant une casquette et un brassard, qui vient chercher les prisonniers, sur le coup de 9 heures, pour les conduire à la visite à un hôpital militaire allemand. Avec ses favoris, il ressemble, à s'y méprendre, à l'ancien empereur d'Autriche et bien entendu, on ne l'appelle que François-Joseph.

Il prend son rôle très au sérieux et exige, au départ, que chaque malade soit muni d'une petite bouteille vide : « Flaschele mitnehmen ! ».

Que l'on se plaigne, en effet, de l'estomac, de la tête ou des pieds, le remède est toujours identique : un liquide verdâtre, qui doit être la panacée universelle. Inutile de dire que personne n'en a jamais bu et que les bouteilles sont consciencieusement vidées dans les lavabos, dès le retour de la visite.

En fin de matinée, nous voyons revenir François-Joseph et les « deux malades ». Le Jambo est rayonnant : il a obtenu 3 jours de repos. Quant à BARBREL, il fait plutôt grise mine. Sa physionomie ne présage rien de bon.

« Alors, le toubib ne t'a pas reconnu ? »
— « Oh si, il m'a même très bien reconnu, mais pas comme malade !... »

Le 6^e Noël de guerre, proche maintenant, ne s'annonce pas trop mal. Au Kommando, les préparatifs ont déjà commencé. ROUHARD est parvenu à acheter une oie, d'au moins huit livres, par l'intermédiaire de son employeur. Quant à PIRARD — pâtissier de profession — qui travaille dans une fabrique de pains, il a ramené tout un stock de farine pour confectionner des gâteaux et surtout « la tarte de VERVIERS », spécialité de sa ville natale.

Il y aura, au menu, des œufs, du pâté de porc, des sardines, des pommes de terre et comme boisson : du cidre, du vin et même du schnaps.

Nombreuses, hélas, seront les familles, en France, qui n'en auront pas autant !

La veille de Noël, nous devons aller, TASSOUL et moi, à BIBERACH. La Troupe théâtrale du Kommando de cette ville, « le cafard n'a homme », dirigée par notre ami DAULIE, doit présenter une pièce de Michel DURAN, au Théâtre municipal. Mais il semblerait, d'après le petit secrétaire de la Compagnie, que la date de la représentation a été reportée. Nous allons vérifier sur place. Seulement, comme nous courons la distance à pied — 40 km aller et retour — nous risquons de rentrer tard pour le réveillon !...

LEHAIRE, un Parisien, employé dans un atelier de menuiserie, vient de recevoir une lettre de sa famille, lui apprenant que sa fiancée, — dont il parlait souvent — lasse de l'attendre, s'est mise en ménage avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle.

LEHAIRE a bien encaissé le coup : il affecte de sourire et tient des propos détachés, comme si la nouvelle était sans importance. Très maître de lui, il propose tout à coup : « Pour fêter un pareil événement, je ne puis moins faire que payer un tonneau de bière ! ».

Sans doute, souffre-t-il en son for intérieur, mais il n'en laisse rien voir et pendant que nous trinquons, en poussant des cris sauvages, pour flétrir la trahison de « l'infidèle », il ne cesse de plaisanter et d'afficher une gaieté — peut-être factice — qui dénote, assurément, un caractère bien trempé...

Pour terminer la soirée, BAILLET, entre un leon d'allemand et un devoir d'arithmétique commerciale, entreprend de relater, avec beaucoup de verve, son voyage de noce en Italie.

En termes simples, mais précis, BAILLET nous fait entrevoir les beautés de Milan, les pittoresques de Turin, la tour penchée de Pise, les trésors artistiques de Florence, la magnificence de St-Pierre-de-Rome, le charme de Venise et bien d'autres choses encore...

Nous l'écoutons, émerveillés, et tous ces noms évocateurs de soleil et de ciel bleu éveillent des reminiscences et nous font rêver !...

Par DULAC, l'Aumônier, qui écoute la radio chez un pépiniériste, nous apprend que les Allemands ont déclenché une offensive inattendue, dans les Ardennes belges, avec des moyens matériels considérables. On va jusqu'à dire que des armes nouvelles seraient mises en service. Surpris, les Alliés ont lâché pieds, en différents endroits.

Les troupes allemandes, commandées par le Maréchal von RUNDSTEDT, seraient parvenues sur une ligne Liège-Bastogne-Arlon.

Il va sans dire que les commentaires vont bon train, à propos des succès allemands qui paraissent incontestables. Mais, malgré son ampleur, cette attaque éclair ne suscite pas de pessimisme exagéré parmi les membres du Kommando...

Maurice ROSE.

Un conte de la « Mère » WEIL

Ce n'est pas un conte mais une histoire vraie. Mais la moralité de cette histoire est tellement lumineuse qu'elle aurait pu trouver sa place dans les recueils de contes de notre enfance. Notre ami Marcel WEIL, de Strasbourg, nous avait caché qu'il avait un joli brin de plume, bien que cette plume n'ait pas été arrachée au plumage de la Mère l'Oie.

(N.D.L.R.).

LA GOURMANDISE

En tant que mécanicien-dentiste de profession, j'avais été affecté, à mon arrivée au Stalag à la Zahnstation du Waldhôtel à Villingen. J'étais le seul prisonnier français de ce service à parler l'allemand, ce qui, vous en conviendrez, était déjà un avantage. Aussi mes camarades n'avaient donné carte blanche totale pour mes rapports avec nos gardiens. J'avais donc réussi à capter la confiance du Feldwebel allemand, chef de la surveillance du Waldho. Et je dois dire que je ne me suis pas trop mal débrouillé pour entretenir cette « amitié ». Ainsi pour notre pomenade hebdomadaire du jeudi après-midi ce Feldwebel me laissait le choix de notre wachmann. J'avais trouvé un brave type d'allemand qui se laissait manœuvrer par notre équipe et fermait les yeux sur les trocs que nous faisions avec les patrons de quelques bistros du village de Moenchweiler avoisinant notre camp.

Pour fêter dignement le réveillon de Noël 1943, j'étais depuis déjà trois semaines en pourparler avec un patron de bistrot pour conclure un marché. Nous avions rassemblé tout ce qu'il fallait : chocolat, thé, café, cigarettes, etc..., toutes ces denrées prélevées sur nos colis individuels. Mais par malheur, le jeudi avant Noël notre wachmann habituel est parti en permission, et son remplaçant fut un nommé Vogel, traduction en français : oiseau, et quel drôle d'oiseau !

Donc, ce jeudi précédant Noël, notre équipe composée de mes camarades LAMIDIAUX, COUTON, CORRE, QUICHAUD, SAUVAGE et moi, était prête à affronter le froid et la neige pour effectuer sa promenade hebdomadaire. Nous avions revêtu de grandes pèlerines d'artillerie de l'armée française, ce qui nous permettait de camoufler beaucoup de choses.

A peine sortis du Waldhôtel, voilà que notre « oiseau » me tire à l'écart du groupe et me dit : « Ecoute WEIL, il est bien entendu que nous nous promenons dans la forêt, sans rentrer nulle part. Ce sont les ordres que l'on m'a donnés. » C'était la catastrophe ! J'essaie de parlementer, de le convaincre qu'avec nous il ne craint rien, que nous serons muets comme des carpes, que notre tenue sera exemplaire, rien à faire. Notre « oiseau » est plus têtue qu'une mule. Je mets mes camarades au courant de la décision de notre

wachmann et c'est un bien triste cortège qui se dirige vers Moenchweiler. Adieu notre beau réveillon de Noël ! Toutefois, à l'approche du village je tente un dernier essai et ô miracle ! notre gardien se laisse attendrir et me dit : « Je veux bien, mais toi seul, WEIL, tu pourras entrer au bistrot ; moi je garderai les autres prisonniers (faute très grave de la part d'un wachmann) mais il faut me promettre qu'en dix minutes tu seras de retour ». J'aurais promis la lune s'il me l'avait demandée !... Un clin d'œil à mes camarades qui comprirent et sans que notre gardien s'en aperçût ils me passèrent leurs musettes.

Arrivé au bistrot, où le propriétaire m'attendait avec impatience, car notre entretien passionné dans la forêt nous avait mis en retard, je fis le marché convenu sans le moindre accroc. J'échangeai notre marchandise, avec en plus quelques reichsmarks, contre deux lapins, un coq et un canard, tous vivants.

De retour auprès de mes camarades, j'avais doublé de volume. Ce changement de silhouette n'avait pas échappé à l'œil scrupuleux de notre VOGEL, et il me demanda ce que je cachais sous ma capote. Impossible de lui mentir. Je lui expliquai donc franchement la vérité et bon gré, mal gré, il s'inclina devant le fait accompli. Nous entamâmes donc le chemin du retour mais il subsistait un grand problème qui n'était pas facile à résoudre : comment entrer toutes nos marchandises dans l'enceinte du Waldhof ? Tous mes anciens camarades de l'hôpital se souviennent certainement qu'en rentrant de promenade on devait passer devant le poste de garde où on risquait la fouille. J'expliquai alors la situation à notre gardien et tout en marchant lui faisais entrevoir les conséquences possibles de notre promenade : Si on découvrait sur nous toutes ces denrées, nous risquions, nous les prisonniers, trois semaines de prison, mais lui de son côté pouvait avoir des ennuis très sérieux pouvant aller jusqu'à son envoi sur le front russe pour défaut de surveillance... Mon VOGEL devint tout perplexe : « Alors que faire ? », me dit-il. « C'est bien simple — lui répondis-je — simple comme bonjour. Tu prends les musettes, car toi, comme soldat allemand tu ne risques pas la fouille, et tu rentres dans le Waldhof. Après les vérifications du poste nous filerons directement à la chambre 126 de la chirurgie où tu nous rejoindras avec les musettes. Tu n'auras pas à le regretter, nous ne sommes pas des ingrats. »

Ainsi fut fait. Après nous avoir remis intégralement nos achats il toucha sa récompense : une tablette de chocolat et quelques paquets de cigarettes. Et en me quittant, l'irréductible VOGEL me dit à l'oreille : « WEIL, la semaine prochaine, je me porte volontaire pour être de nouveau le wachmann de votre équipe. »...

Nous avons passé un agréable réveillon de Noël 1943.

La Mère WEIL.

Noël 1968 !...

Un Noël pas comme les autres !...

NOËL du Cinquantenaire ! Que représente cet anniversaire ?

1914-1918 : La Gloire dans la douleur, l'espérance sur les tombeaux.

1918-1968 : Le reniement, ou pire, l'oubli !

Pendant cinquante-quatre mois des millions de Français ont lutté et souffert au service de la Nation.

1.400.000 sont morts.

3.000.000 ont été blessés.

740.000 sont revenus cruellement meurtris dans leur chair.

Cinquante années ont passé : Nos anciens qui « trinquèrent » tant sous les « marmitages » et les charges à la baïonnette dans des corps-à-corps hors de l'humain, qu'en demeure-t-il aujourd'hui ?

Ceux qui demeurent et que nous affectionnons sous le poids de leur âge... la jeunesse de nos jours ne les connaît plus ou ne se reconnaît pas en eux.

Comme 1918 est loin ! dans la nuit des temps. Et comme pour « certains » (?) la « reconnaissance de la Nation » coûte cher au Trésor public. ! ! !

Plaquette-Souvenir

A découper en suivant le pointillé

Bon de Réservation

Bon de réservation à retourner au Bureau de l'Amicale VB-XABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris (9^e), accompagné de la somme correspondante à la commande (C. C. P. : Paris 4841-48).

NOM (en capitale)

Prénoms

ADRESSE (très lisible)

Ancien stalag

Souscrits exemplaire (s) de la PLAQUETTE-SOUVENIR à 10 Francs, franco de port.

C'est tout de même sans joie que nous constatons de telles réalités, devenues presque des banalités...

Bientôt, combattants de 14-18, il n'y aura plus que nous, vos fils, pour nous souvenir de vos sacrifices et nous incliner respectueusement devant vos monuments aux morts. Alors, en ce cinquantenaire de VOTRE victoire, soyez assurés de notre affection sincère et profonde.

Quant à nous, anciens P. G., où en sommes-nous ? Nous avons tous atteint et dépassé la cinquantaine, où serons-nous pour le cinquantenaire de notre libération ? Où sont nos Noëls de captivité ? Oubli ou négligence ? Pour certains ni l'un ni l'autre ! Jamais nous ne nous sommes laissés aller au désespoir ! Nos camps étaient comme des carrefours parce qu'on y faisait les rencontres des plus imprévues, dues à la diversité des hommes et puis aussi la rencontre avec soi-même. Certains ont exercé, parfois à leur insu, une influence profonde

sur leurs camarades. Ils ont su provoquer leur confiance, attirer leurs confidences, redresser des énergies ou donner du courage à ceux qui en manquaient.

Quelques-uns sans doute n'ont pu maîtriser l'épreuve et sont revenus marqués d'une amertume inguérissable. Nous ne pouvons passer sous silence en ces journées ces remarques de découragement.

Mais alors, vous, avez-vous perdu la mémoire ? 25 ans après, ceux qui déjà vous apportaient le soutien de votre affection, sont toujours là, prêts à vous ouvrir les bras.

Où retrouver ces copains ? Pas à Sandbostel ni à Seleswig, ni à Nienbourg ! Mais au Bouthéon bien sûr. Alors, chers Camarades, bonne fin d'année et à bientôt.

H. STORCK,
Vice-Président de l'Amicale nationale
des Stalags V-B et X-ABC.

REGROUPONS - NOUS

Nous demandons à nos adhérents de vouloir bien nous seconder dans nos efforts de regroupement.

Que chacun remplisse et nous retourne la liste ci-dessous d'adresses qu'il a sûrement conservées du temps où l'on se faisait des promesses... que l'on n'a pas toujours tenues !

Nous enverrons, de la part de l'auteur de cette liste, un numéro de notre journal à chacune de ces adresses et, ainsi, peu à peu, nous reconstituerons notre grande famille que la dispersion n'a pas désunie.

Nous comptons sur vous et, d'avance merci.

NOMS	PRENOMS	Kdo	PROFESSIONS	ADRESSES

De la part de :

Récit d'une évasion

Quand je revins à Sandbostel devenu Kommando du camp de la mort de NEUENGAME, après un bref passage à ce dernier camp — il était établi à quelques kilomètres des faubourgs de Hambourg par une ironie du sort à la limite des Vierlande couvertes de luxuriantes vergers et de grasses cultures maraichères, au milieu de parterres de fleurs qui n'ont rien à envier au Kökenhof hollandais où affluent les touristes au printemps — ce n'était plus dans les mêmes conditions que prisonnier. Pour ne pas désespérer en restant inactif, j'employais mes rares moments de « loisir » à écrire de petits récits et de courts essais.

Or, comme dans tous les camps de déportés, l'encadrement, l'administration et la surveillance étaient confiés à des détenus, généralement des droits communs, rarement des politiques, qui, moyennant certains avantages, avaient, sous le contrôle des S.S., un pouvoir à peu près discrétionnaire sur leurs camarades. Dans notre baraque, c'était un droit commun qui en avait la responsabilité. C'était un infâme crapule, mais un homme intelligent. Très souvent, nous étions fouillés. Comme mes écrits m'importaient peu, je ne les détruisais pas. Le droit commun les lisait. Il fut frappé par « les Nymphéas » (qu'à cette époque j'avais intitulés : « Bruyères et Nymphéas ») et les fit lire au bureau.

Les S.S. étaient sans doute des brutes, mais contrairement aux S.A. qui étaient recrutés parmi le tout venant, ils étaient souvent choisis parmi « l'aristocratie » du parti et parfois c'était des hommes cultivés, raffinés et intelligents, ce qui ne les rendait que plus dangereux. Comme beaucoup d'Allemands, ils étaient restés étonnamment fidèles au vieux fond romantique germanique et sensibles à la petite fleur bleue du « Vergiss mein nicht » de Goethe et de Schiller, ils s'attendrissaient aux lieds de Schumann et de Schubert et contemplaient avec émotion le rocher de la Lorelei et les vieux burgs ruinés des légendes du Rhin. C'est peut-être stupéfiant, mais il en est ainsi. Certains parlaient Français. Ils apprécièrent mon essai, me le restituèrent à mon grand étonnement (en en gardant des copies, et l'un d'eux qui l'avait traduit en Allemand me proposa de le faire paraître dans une revue. Je n'acceptai ni ne refusai, il aurait été trop périlleux pour moi d'agir autrement.

Mais de ce jour, je ne fus plus l'objet d'aucun sévère et je pus même circuler à peu près librement dans le camp.

Or, pendant les quelques mois que j'y avais passés comme prisonnier, et pendant lesquels j'étais aussi à peu près libre à l'intérieur des barbelés, j'avais pu découvrir une faille dans le système protecteur du camp. Si je n'en avais pas profité à l'époque, c'est parce qu'il n'y avait guère plus d'une chance sur cent de pouvoir s'échapper. Cette faille existait toujours, et pour moi les conditions n'étaient plus les mêmes.

Par une nuit sans lune, une nuit d'un noir d'encre, je profitai de mon peu de liberté pour tenter le passage. La seule chance qui pouvait me rester était avec moi cette nuit-là. Je passai et pus m'échapper.

Il fallait passer sous un mirador, exactement à son aplomb (de sorte que la sentinelle ne pouvait me voir), entre deux fils de fer électrifiés, distants l'un de l'autre de 20 centimètres. L'endroit était parfaitement sec et, ce que les Allemands n'avaient pu prévoir, j'étais chaussé de galoches dont les épais semelles de bois m'isolaient du sol. Ensuite, comme j'avais emporté ma couverture enroulée autour de mon corps, en la pliant plusieurs fois, je pus franchir sans encombre les barbelés où je l'abandonnai. Je traversai prudemment en rampant avec lenteur la zone dangereuse sans éveiller l'attention, et ensuite me redressai et gagnai rapidement le large. J'eus la chance de pouvoir trouver des vêtements presque à ma taille dans une maison isolée providentiellement déserte. Je gagnai au pied et à l'aube j'étais déjà loin.

Je suppose que les S.S. ne se vantèrent pas de ma fuite et, pour éviter les ennuis, me considèrent comme « décédé par maladie », ce qui m'épargna d'être recherché.

Toutefois, depuis, j'ai souvent pensé (mais ce n'est qu'une opinion personnelle dénuée de tout fondement positif) que peut-être aussi ils n'avaient pas voulu liquider l'auteur des « Nymphéas », car, dès mon évasion découverte, ils auraient dû lâcher les chiens qui m'auraient vraisemblablement rejoint, or il ne semble pas qu'ils l'aient fait. Voulaien-ils me laisser jouer ma chance ? Mais s'évader avec l'accord tacite des S.S. paraît inconcevable pour qui connaissait leur mentalité. Comme, d'autre part, il était quasi impossible de quitter un camp de la mort autrement que les pieds devant, je ne sais plus que penser. Je suis devant une énigme qu'il m'est impossible de résoudre avec mes seuls moyens.

Quoi qu'il en soit, je regagnai ensuite la France avec une facilité qui me stupéfia.

Or, sans « les Nymphéas », je n'aurais pu sortir de nuit de la baraque...

Bien sûr, je n'ai pas emporté ce récit en quittant Sandbostel. Mais il s'était si bien gravé dans ma mémoire que, de retour en France, je l'écrivis de nouveau, et je crois que cette nouvelle version n'est guère différente de la première (je l'ai un peu modifiée cependant pour qu'elle cadre avec l'époque actuelle, mais très légèrement, car j'ai tenu à respecter son esprit).

Yves LE CANU.

P.-S. — Je me suis évadé cinq fois. Sur les cinq évasions que j'ai tentées, deux ont réussi (Sandbostel et Compiègne), deux ont échoué (toutes deux à Nienbourg), la dernière (au Kommando de Brême), j'ai dû y renoncer en cours de route, dans des circonstances extrêmement douloureuses, et réintégrer le Kommando avant qu'il ne soit trop tard.

VILLIGEN

(Suite de la première page)

Il y a paraît-il trois cinémas à Villingen. Je n'en ai connu qu'un où nous allâmes tous en cortège, une fois. Car il n'y eut pas de récidive. Une manifestation orale, au passage des actualités, incita nos geoliers à plus de prudence dans leurs épanchements.

Quant aux monuments anciens ou dits historiques, c'est plutôt d'un œil torve que je les regardais, quand au hasard de mes courses, accompagné de mon ange gardien, je passais devant. Il faut bien le dire, l'ambiance n'était pas, à ce moment-là, à la confraternité. Et je ne dissimulerais pas que j'aurais vu tomber du ciel quelques engins blindés, qui font boum en arrivant au sol, avec quelque jubilation. Ce qu'on peut être méchant quand on est en K. G. !

Bien sûr la guerre est une grande idiotie ! Mais je pense à mes frères d'Oradour, de La Bresse qui eux n'ont plus de monuments anciens à présenter à leurs touristes. Bien sûr ç'aurait été un crime contre la civilisation que d'anéantir ces trésors d'architecture que sont ces monuments anciens de Villingen dont la construction remonte à 1130. Mais à qui la faute ? Est-ce moi qui ait voulu cette guerre ? N'aurions-nous pas pu fraterniser avant ?

Je suis convaincu que parmi les milliers de prisonniers qui sont passés à Villingen il n'y en a pas dix qui savaient que cette ville était une station balnéaire et climatique. C'était à ce moment-là qu'il fallait faire de la propagande. Car ce n'étaient pas les douches du Camp qui pouvaient inciter les K. G. à revenir, la guerre terminée, godailler aux bienfaits des eaux curatives de Villingen. On lésinait un peu trop sur la distribution de la flotte pour en apprécier toutes les vertus. Mais on nous considérait comme un pauvre bétail peu digne d'intérêt et puis après la victoire, car le moustachu ne pouvait que gagner la guerre, qu'allait-on faire de toute cette piétaille ? La passer au four crématoire (il paraît que cette fantaisie prenait corps de plus en plus dans l'esprit des dirigeants hitlériens), la garder éternellement dans les barbelés ou lui flanquer un statut spécial de race mineure ? Au lieu de se poser toutes ces questions qui eurent toutes la réponse que vous savez, pourquoi ne pas avoir organisé des conférences où on nous aurait vanté les qualités climatiques de la ville, des visites de monuments où nous aurions apprécié les beautés de l'art baroque, des promenades autour de la cité où nous aurions pu admirer ces « parcs cultivés entourant la ville en cercle ». On aurait préparé le tourisme futur. Cela aurait été du dépliant avant la lettre !

Et la guerre est finie. Une tranche de notre vie a été découpée. Nous reprenons, aux vacances, notre tenue de tourisme et nous partons par les chemins. S'ils vous mènent, ces chemins, vers la Forêt Noire, vous y verrez un pays magnifique, que vous ne connaissez pas, et que vous découvrirez avec des yeux tout neufs. Même votre ancien patron n'a plus le même aspect. Vous aviez quitté un homme autoritaire, dur au travail, qui parlait chaque jour de vous renvoyer au Camp, et vous retrouvez un ami charitable qui vous accueille bras ouverts et qui vous ouvre largement les portes de sa maison en vous priant d'y rester le temps que vous jugerez bon ! Et vous contemplez, attendri, cette atmosphère familiale, si douce à votre cœur, alors qu'autrefois vous chapardiez les œufs du poulailler, les bouteilles de la cave, le lard du saloir et si une

La lettre du mois

Ce mois-ci, la lettre que nous avons choisie est celle d'un correspondant allemand. Ce correspondant, comme vous le verrez par la suite était, pendant la période 40-41, employé dans les services du Stalag VB à Villingen. Nous pensons que parmi nos camarades qui furent à cette époque employés dans les services administratifs du camp il y en a qui ont connu l'auteur de cette lettre, et que peut-être ils pourront accoler un visage à ce nom. Voici cette lettre que nous publions intégralement sans en altérer le style :

7118 Künzelsau, 30 Septembre 1968.
Konsul Ubelestrasse II

Le Lien,

Editions des Amicales du Stalag VB
Rédaction et Administration
68, rue de la Chaussée d'Antin,
Paris (9^e).

Messieurs,

Comme ancien soldat du Stalag VB à Villingen en 1940-41 je pris part à la rencontre des anciens camarades allemands du stalag VB au 31 août 1968 à Villingen.

Conformément à l'ordre de présentation, je fus au service de la « Devisenselle » (section pour le transfert des devises) en ma qualité d'employé de banque.

Je me rappelle bien ces temps et les impressions de cette rencontre de français et allemands se ravivent et votre patrie s'ouvrait à moi pendant plusieurs voyages en France avant et après cette guerre. A

liquette traînait sur un fil au soleil, elle n'était pas perdue pour tout le monde ! Le comble c'est que vous retrouvez, à table, la même ambiance qu'autrefois !... Les « los ! los ! Viel Arbeit ! » et les kartoffeln avalées en sautoir sont disparus dans la nuit des temps. On ne sait même pas si l'hôte qui vous accueille si amicalement se rappelle qu'il vous a un jour flanqué son pied au cul ! Embrassons-nous Folleville et trinquons à nos amours passées !

Allez, amis, allez visiter cette Forêt incomparable qui fut parfois douce à notre misère par ses champignons et ses brimbelles qu'elle nous distribuait si généreusement. Allez visiter Villingen et boire ses eaux bienfaisantes. Mais vous n'y verrez plus, et c'est bien dommage pour les jeunes générations (présentes et futures), cette ceinture de barbelés entourant un terrain qui n'avait rien d'un parc cultivé. Cette ville si belle et si coquette avait un chancre qui la rongea. On s'est empressé d'amputer la partie malade. Par pudeur ou par honte ?

Ce qui fait que nous, anciens P.G., qui nous rendons sur les lieux de notre déportation nous ne trouvons plus rien. Et d'un seul coup cinq vilaines années disparaissent de notre vie. Avons-nous rêvé ? Peut-être. Mais avouez que c'est un mauvais rêve que nous avons fait là.

Henri PERRON.

P.-S. — M. le Maire de Villingen nous a fait parvenir un livre récemment sorti des presses, intitulé « VILLINGEN EN 1945 », dont l'auteur est M. Hermann RIEDEL, 3, Schuetzenstrasse, 773, Villingen-Schwarzwald (Allemagne Occidentale). Ce livre est écrit en allemand mais est illustré d'une centaine de photographies. Ceux qui seraient intéressés par ce livre peuvent nous le faire savoir ou écrire directement à l'auteur qui est libraire à Villingen.

cause de cela je suis heureux pour profiter de cette occasion à remercier les camarades français de leur volonté de s'entendre et je saisis cette occasion une fois de plus pour remettre des amitiés.

Laissez-moi terminer avec les mots de Pierre-Jean Béranger (un peu modifié) :

Adieu, charmant pays de France
Que je dois tant chérir !
Berceau de mes désirs (1)
Adieu ! Te quitter c'est mourir.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
votre

Wilhem STEPHANI.

(1) Original : Berceau de mon heureuse enfance.

Nous remercions notre correspondant de sa lettre. Nous le remercions des sentiments qu'il exprime dans un style primaire mais que l'on sent naturel. Cet homme plein de bonne volonté veut travailler avec nous afin de bannir à jamais cette monstruosité qu'on appelle la guerre. Nous l'accueillons bien volontiers parmi les combattants de la paix. Il faut que nous aidions les hommes de bonne volonté de tous les pays à s'unir afin de construire une Europe unie qui permettra à nos enfants de vivre des heures moins douloureuses et plus douces que celles passées les uns et les autres en captivité.

Nous avons tous connu de bons et de mauvais geoliers. Notre correspondant nous est, personnellement, tout à fait inconnu. Il est vrai qu'il n'était pas gardien mais employé dans les bureaux du Stalag. Peut-être parmi les membres de l'Amicale il y en a un qui l'a connu et qui sera heureux de connaître l'état d'esprit d'après-guerre de celui qu'il cotoyait au Stalag. Et nous serions désireux de connaître, à notre tour, ses impressions. Car la lettre de Wilhem STEPHANI reflète tant de sincérité, étale dant de franchise que nous serions déçus si notre correspondant cachait ses véritables sentiments. Et nous sommes tout disposés à partager avec lui notre idéal : idéal de paix retrouvée, idéal d'amitié réciproque.

Mais soyons vigilants dans notre mansuétude. Il y a des crimes qui sont restés impunis, des destructions qui ne sont pas oubliées, trop de coupables en liberté. Mais aussi soyons accueillants aux hommes de bonne volonté car il faut arriver à créer, sinon une sympathie mutuelle, du moins un lien de compréhension entre les membres de notre génération qui ont connu, de part et d'autre, la souffrance engendrée par des luttes sanglantes répétées entre nos deux pays, pour servir en commun la paix des hommes dans la liberté de tous et le respect de chacun.

ANNONCE

Ex K.G. Stalag X B, classe 1921, cherche à acheter à particulier maison de retraite, 4 pièces, avec un minimum de confort, c'est-à-dire : eau sous pression, électricité et W.C. intérieurs. Prix suivant état. Région : Cher, Indre, Maine-et-Loire, Vienne ou nord des Deux-Sèvres.

Faire offre à notre ami André MADRE, 60, rue Grétilat, 94, Vitry-sur-Seine, ou à l'Amicale qui transmettra.

DÉPOT MEUBLES : RYSTO

7 ter, Avenue de St-Mandé — PARIS (12^e)
Tél. : 343-45-07

Centralisation du Meuble

pour les Négociants Français

DÉPOT MEUBLES RYSTO

7 ter, Avenue de Saint-Mandé
PARIS (12^e) — Métro : NATION
Téléphone : 343-45-07

Renseignements gratuits à tout membre
de l'Amicale VB - X.A.B.C.

DANS VOTRE QUARTIER

LAYETTE
Tout pour l'enfant
COUTURE
JOUETS

"MINOU CHOU"

65, Rue de Lancry - Paris - X^e
Téléphone : COMbat 57-70

Mme WAHLEN accordera 5 % aux Camarades des Stalags... à condition qu'ils soient à jour de leur cotisation.

Tailleur - Mesures

Maurice BARON

Ancien VB
38, rue Hermel — Paris (18^e)
Métro : Jules Joffrin — Simplon

PRÊT A PORTER

sur demande

COMPLETS — PARDESSUS — PANTALONS

Prix spéciaux aux amis ex-P.G.

Téléph. : ORN. 69-66.

RÉGION D'ANJOU

Voici venir Noël!!!

Noël de captivité est encore présent à notre mémoire. Que de petites privations dans notre grand dénuement furent acceptées par tous, pour qu'un copain sans famille puisse oublier ce soir de Noël sa mortelle solitude.

Noël 1968 est tout autre. Cette fraternité qui se prolonge contre vents et marées, c'est la fraternité P. G.

Sans doute, beaucoup d'anciens P.G. ont-ils lâché prise, ayant été repris par la vie et leurs activités, mais il en est d'autres qui continuent de se souvenir. Camarades des V-B et X-ABC, soyez de ceux-là. N'oubliez pas que nous sommes une grande famille et que pour vivre et prospérer notre amicale a besoin d'une aide financière. Notre solidarité ne doit pas être un vain mot. Des camarades avec qui vous viviez comme frères en captivité sont dans le besoin ou atteints par la maladie. Notre devoir, votre devoir est de les aider. Soutenez notre caisse d'entraide en achetant « PLEIN SUD », ce beau livre dû à la plume de notre regretté camarade Marc POTALIER.

La lecture de ce monument de souvenirs vous fera revivre cette période de notre vie, période qui nous colle à la peau. Pour leur Noël offrez ce livre à vos enfants et petits-enfants; ils y puiseront leçon de courage et de persévérance et aussi vous apporterez des sous à nos camarades déshérités, car PLEIN-SUD est vendu au profit de notre caisse de secours.

Et vous, chers camarades, qui recevez notre Lien gratuitement, la lecture de ces derniers numéros ne vous incite-t-elle pas, à votre tour, à un petit sacrifice? Sacrifice d'une tournée d'apéro pour l'année 1969. Et oui! huit francs, c'est bien peu. Alors vite, envoyez votre petit mandat. Réintégrez notre belle famille. Notre amicale est maintenant majeure. Elle a passé le cap des maladies infantiles. Les difficultés que nous avons rencontrées dans les années passées ont galvanisé les bonnes volontés et les esprits chagrins se sont éliminés d'eux-mêmes. Aujourd'hui nous pouvons engager nos camarades à venir ou à revenir sans crainte de regret. (Bien entendu nos camarades malades et les veuves ne sont pas concernés par cet appel).

Chers camarades, si, pour certains, huit francs seraient de trop, trente centimes pour nous envoyer un petit mot nous indiquant que vous êtes au regret de ne pouvoir vous joindre à nous, cela ne serait pas une ruine pour vous et ce journal fera le plaisir d'un autre copain.

En attendant, à tous, JOYEUX NOEL.

Henri STORCK.

As-tu payé ta cotisation ?

si oui, Merci !

Si non : fais, sans attendre,

ton devoir d'Amicaliste

et pense

aux Bons de soutien !

A découper en suivant le pointillé

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB-XABC après avoir pris connaissance des statuts.

Nom :
Prénoms :
Adresse :
Date de naissance :
Immatriculé au Stalag sous le No
Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris (9^e). N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 8 Fr. par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal Paris 4841-48.

KOMMANDO 605

Le Rédacteur en Chef du « Lien » me demandant un article plus long, je pense que je peux en profiter pour vous présenter le Kommando 605, car cela fait plusieurs années que l'on parle de lui sans en connaître son emplacement.

Ce numéro 605 évoque pour la plupart des Anciens P.G. que nous sommes, une grande usine de tannage de peaux de vaches où 214 d'entre nous travaillaient. Le lieu, NEUMUNSTER, ville entre HAMBURG et KIEL, notre Kommando se trouvait le long d'une voie de chemin de fer, ce qui pendant 60 mois que dura notre villégiature, nous donna l'espoir (douce illusion) de reprendre bientôt ce train qui semblait nous narguer.

Mais ce numéro 605 évoque aussi un esprit de camaraderie entre nous, une solidarité à toute épreuve, même à celle du feu. Rappelez-vous l'incendie de notre camp où cinq présents sauvèrent en Avril 1945 la plupart des valises des copains et cela entre deux vagues d'avions.

Enfin 605 veut dire surtout amitié scellée dans les souffrances morale et physique, amitié qui permet à votre responsable de faire chaque année et ce, depuis 1965, le regroupement des Anciens du Kommando, lors d'un banquet annuel qui cette année se tiendra :

RETENEZ LA DATE — le 10 Mai à 19 h.30

Le lieu et le prix vous seront donnés ultérieurement.

Il faut que cette année nous battions tous les records de présence; je compte sur tous les inscrits et même sur ceux qui, en 1968, ont été très déçus devant le peu d'empressement de nos amis Parisiens et pourtant Vonnas valait par son succès les autres rendez-vous.

□

Chers Amis, sur le « Lien » d'Octobre, La Cloche, une nouvelle fois, a fait appel à votre générosité. Tout d'abord pour remplir la caisse du 605 et surtout pour lui permettre en votre nom, d'inviter à notre banquet notre ami SAVASTANO qui voudrait nous revoir et qui ne peut le faire pour des raisons que vous comprendrez facilement.

SAVASTANO! Que ce nom évoque pour moi de bons souvenirs! Une voix admirable qui bien souvent nous a empêché d'avoir le cafard.

Déjà des Amis ont répondu « présent »; merci CAIMES, VISSAC, GUGUEN.

Je suis sûr que beaucoup d'autres feront le même geste et alors un de nos anciens compagnons de misère sera très heureux.

Chers camarades, je vous renouvelle mon offre de servir de liaison entre vous tous, aussi je vous demande de faire adhérer à l'Amicale des Stalags V-X ABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris (9^e), le plus possible d'anciens, qu'est-ce que 10 fr. par an, un geste certes, mais un geste qui honorerait le 605, votre Kommando.

LA CLOCHE.

P.-S. — Un mot pour les Parisiens et ceux qui viennent pour affaire à Paris: venez une fois au moins à notre dîner le 1^{er} jeudi de chaque mois, même adresse, vous ne le regretterez pas.

□

Nouvelles reçues: une carte de CORTOT, VISSAC, JONSSON, LEPELTIER, GUGUEN, CALMES, PARIS. — Merci aux fidèles.

LAVIER.

(A découper en suivant le pointillé)

BON DE SOUSCRIPTION

pour un exemplaire

du livre « PLEIN SUD »

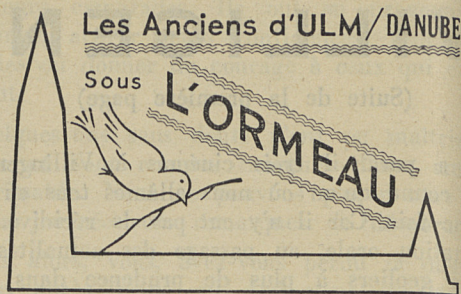
de Marc POTALIER

NOM (en capitales)

Prénom

Adresse (très lisible)

Bon à retourner au Bureau de l'Amicale VB-XABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, accompagné de la somme de 17 Fr. (franco de port). CCP Paris 4841-48.



ULM

« Ulm est une vieille et belle ville. Les pigeons et les tours vus du Danube, enchantent le visiteur. Les places, les ruelles partant de l'arrière-plan le délicieux pêle-mêle des maisons d'aspect souabe un peu lourd s'effilant vers le centre de la ville, les églises majestueuses et les fraîches fontaines se fondent, en dépit de nombreuses destructions, en une profonde unité. Le soir, quand s'efface l'excitation du jour, s'éveille alors à la vie le vrai visage de la vieille cité, protégée, d'un geste rare et souverain, par la tour de la cathédrale de style gothique. Cette tour est avec ses 161 mètres, la plus haute du monde. Un jour, demain peut-être cette hauteur sera sans doute surpassée, mais restera indéniable le fait que cette flèche est une des plus admirables de la terre. »

(S. I.)

◆◆◆

BILAN DE FIN D'ANNÉE

L'an 1968 va se terminer. C'est l'heure du bilan. Comme toute entreprise bien gérée il est nettement positif. Chez les Anciens d'Ulm le moral est au beau fixe. Certes, comme tout groupement qui se respecte, nous avons eu nos difficultés et nos malheurs. Les difficultés sont facilement surmontées quand nous nous unissons dans la même volonté de poursuivre tous le même chemin. Notre esprit de camaraderie né dans nos épreuves communes est toujours aussi vivace qu'il était au Kulberg ou au Worwerk 13. Ainsi, vous tous, que vous soyez de Gänswiese, de Karlsbörner, de Ott, de Gazwerk ou de Schwedebturn, retrouvez dans notre groupement ce que notre regretté président et ami le R.P. Jean VERNOUX, écrivait en parlant des drapeaux d'Ulm: «... ils ont une valeur que rien ne saura jamais remplacer. Celle d'un esprit de résistance et de courage patriotique dont nous nous sentons toujours fiers et qui fait peut-être la cohésion et l'esprit d'équipe des « Anciens d'Ulm ».

Chez nous aussi le passif est lourd, très lourd. Nous avons perdu, en chemin, les meilleurs de nos amis. Toutes nos pensées vont vers leurs familles pour les assurer que le souvenir des disparus est à jamais ancré dans nos cœurs et que nous ne les oublierons pas. C'est la tâche première des Anciens d'Ulm.

Et c'est le souvenir de nos morts qui nous incite à nous unir davantage, à poursuivre notre action, à nous réunir de plus en plus nombreux. Notre président, le Père DERISOUD, n'hésite pas à payer de sa personne pour venir assister à nos réunions. Suivons son exemple et les « Anciens d'Ulm » par leur cohésion, leur bonne volonté et leur assiduité à nos premiers jeudis, resteront ce groupement d'amis qui en fait un des plus beaux fleurons de notre Amicale Nationale.

A l'approche de l'An 1969, le Bureau des Anciens d'Ulm adresse à ses adhérents ses meilleurs vœux de bonne et heureuse année. Il souhaite à tous santé, bonheur et prospérité.

Lucien VIALARD.

◆◆◆

COTISATIONS

N'oubliez pas que nous approchons de 1969. Notre trésorier a besoin d'argent. Accomplissez votre devoir d'Amicalistes. Payez dès maintenant votre cotisation qui est toujours de 8 Fr. et ajoutez-y un carnet de Bons de Soutien de 10 Francs. Vous aurez ainsi fait une bonne action et vous aiderez notre Caisse de Secours. A tous, merci!

L. V.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imp. CHASSERAY — 79 — Chef-Boutonne